

Journée des cartels

Samedi 18 septembre 2021

Cartel *Lecture du Séminaire X (L'angoisse)*

Faim de vie

Michèle-Christine Mann

Lacan nous apprend dans son séminaire sur l'angoisse que d'abord, et contrairement à ce que pensait Freud, l'angoisse n'est pas sans objet, et ensuite que s'il y a angoisse c'est justement parce que l'objet a est entré en scène.

L'angoisse n'est pas sans objet, cela n'implique pas forcément que l'on soit capable de définir celui-ci. C'est pour cela que la leçon VII est connue plus particulièrement sous le titre « il n'est pas sans l'avoir », faisant référence au phallus, à cette liaison conditionnelle entre l'être et l'avoir dans une sorte d'alternance. Il n'est pas sans l'avoir... Elle ne l'est que dans la relation à celui qui l'a. Le complexe de castration nous renvoie à un marché, un échange à accepter pour accéder à une promesse d'une jouissance ultérieure et une sexualité génitale.

Comment se représenter ce nouvel objet qui apparaît là ? Qu'est-ce ? C'est bien existant car cela a été défini et alors créé mais cela semble intouchable. Lacan renvoie souvent à Cantor et sa définition de l'infini. L'infini qui existe bien, qui peut même être désigné par une lettre, mais qui est inatteignable et hors nos lois d'algèbre habituels.

Il y a d'abord ce que l'on connaît et se représente bien : l'objet mondain - celui qui permet habituellement l'échange et le partage. L'objet de la psychanalyse par contre échappe à cet espace géométrique. L'objet a n'est pas spécularisable, c'est-à-dire qu'il fait trou dans nos représentations. Il nous faut un espace topologique pour le représenter et c'est cet objet non représentable dans notre géométrie habituelle qui structure notre désir, qui le cause. Lacan revient sur son idée d'un objet a qui serait visé par le désir. Il cesse d'être devant pour devenir derrière, devenir cause.

Quand la place du $-\phi$ disparaît, que le manque vient à manquer, surgit l'angoisse.

Jeanne est octogénaire. Elle a consacré toute sa vie à l'état français, partant après ses études pour des missions diplomatiques dans toute l'Europe, changeant de destination environ tous les 5 ans. Moment lors duquel elle retrouve son mari pendant quelques mois, entre deux missions, en jouant l'épouse parfaite pour l'époque, faisant la cuisine et redécorant la maison, mais tournant vite en rond dans ce quotidien qui ne l'intéresse pas et étant soulagée à chaque fois de pouvoir repartir.

C'est la maladie de son époux, qui est diagnostiqué d'un cancer, qui l'oblige à prendre sa retraite quand elle a une soixantaine d'années. Il meurt non longtemps après et Jeanne s'installe en Suisse - pays de sa dernière mission avant la retraite, comme si quelque chose n'avait pas pu être terminé là-bas. Elle s'investit frénétiquement, comme elle en avait toujours eu l'habitude, dans du bénévolat auprès d'une association qui promeut la « belle mort ». Après avoir sacrifié ce qui lui était le plus

cher pour être présente auprès de son mari, elle s'est retrouvée seule et à se questionner qui sera là quand ce sera son tour... Accompagner ces touristes français qui viennent mourir, c'était créer une dette, on me devra bien la pareille après autant d'investissement.

Comme au travail, elle fait cela pendant quelques années, puis comme une injonction, elle décide qu'elle doit rentrer dans le Sud-Ouest, sa terre natale, pour mourir « chez elle ». Après avoir tout vendu en Suisse en quelques semaines uniquement, elle commence son voyage vers le Sud-Ouest... en montant d'abord vers le Nord, comme pour allonger encore un peu sa vie, comme si la mort l'attendait à l'arrivée à destination.

Elle décide de faire une halte près de la mer pour s'installer en résidence pour seniors. Rapidement elle se fait une amie dans la même résidence, une dame de son âge qui aime les balades et le vin, et les deux se retrouvent tous les après-midi pour marcher dans le parc et finir la journée en prenant l'apéritif sur le balcon. Cette nouvelle amie a une grande famille, beaucoup d'enfants et de petits-enfants qui l'invitent régulièrement et Jeanne commence à l'y accompagner alors tous les week-ends. Jeanne, qui n'arrête de répéter dans tous les entretiens « Je n'ai pas de famille », comme si cela était la définition la plus importante d'elle-même, commence rapidement à se lasser de ce trop de présence dans lequel, selon elle, « quelque chose manquait ! ». La question qui se pose est bien s'il n'y avait pas là quelque chose d'en trop qui la renvoyait à son propre manque.

Après un de ces week-ends festifs avec cette nouvelle famille adoptive, Jeanne décide alors de quitter la résidence du jour au lendemain pour partir à Paris où elle avait gardé un studio qui lui servait de pied-à-terre. On n'est toujours pas dans le Sud-Ouest !

On y voit bien comment on n'est pas dans une logique de courir après un graal impossible à atteindre mais qu'il y ait bien quelque chose qui est derrière, qui pousse Jeanne à refaire ses valises et à bouger à chaque fois. En même temps nous y retrouvons ce caractère de passage à l'acte, l'extrême urgence dans laquelle il faut quitter les lieux. Mais est-ce vraiment un passage à l'acte, sans sens, où le sujet sort de la scène – ou ne sommes-nous pas plutôt dans l'acting out, un évitement de l'angoisse, dans un moment où le moi est menacé par ce reste, ce a qui ne doit pas apparaître.

C'est devant chez elle à Paris qu'elle est renversée par une moto puis amenée à l'hôpital. Quelque chose a chu ! Jeanne notamment. Et c'est à l'hôpital qu'elle est confrontée de nouveau, comme cela était le cas en Suisse, à la maladie et à la mort. Et pire ! Cette appellation que l'on retrouve souvent en gériatrie et qui ne peut que mettre la pression : projet de vie !

Que faire de ma vie, où passer le restant de ma vie, et est-ce que mon désir sera validé par le médecin qui prendra alors la place du grand Autre qui en jugera. Quand est-ce que j'ai assez vécu pour me poser et attendre la mort ? Serait-ce une passivité malsaine et comment rester sujet si l'on ne désire plus. La différence justement entre la faim et la fin...non pas troquer le désir contre la jouissance mais son déclin tout court et sans contrepartie.

Pour Jeanne il fallait toujours bouger, toujours évoluer, surtout ne pas se poser. Encore un tour, en adaptant légèrement la demande, et puis encore un, toujours rester en mouvement, toujours en demander plus. Tant qu'il y a de l'insatisfaction on peut rester cet être désirant et avoir la garantie que la vie ne s'arrête pas.

Jeanne n'est pas en fin de vie, elle a bien compris même si cela n'est qu'inconsciemment que le Sud-Ouest ne peut être sa prochaine destination, car y arriver sera ne plus désirer, juste attendre la mort. Jeanne sort alors de l'hôpital avec le projet de trouver une résidence senior dans le Luxembourg.

L'objet a non plus ce qui est visé par le désir, ce n'est pas le Sud-Ouest, l'objet a est cette force vitale qui fait que Jeanne continue à adapter sa demande, à refaire un tour, à ne pas se poser pour mourir. Cette force vitale que l'on voit choir souvent dans les fins de vie. Lâcher l'objet a, lâcher tout désir, serait-ce nécessaire, suffisant peut-être même, pour pouvoir partir....